

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 5

Artikel: Duè z'histoirès
Autor: J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

figure les mêmes sons par un signe unique et supprime les lettres qui ne se prononcent pas, notamment la marque du pluriel. « Pourquoi, dit-il avec raison, pourquoi vouloir imiter la langue française dans ses multiples difficultés et ses nombreuses aberrations ? » Pour faciliter encore la lecture de son ouvrage, il donne en quelques lignes un clair aperçu de la prononciation.

Nous venons de relire le livre de Tobi, et nous y avons pris le même plaisir qu'il y a douze ans. C'est que, en son idiome si riche et si alerte, c'est non seulement une mine de joyeusetés, mais encore une galerie de tableaux d'intérieur et de plein air, où sont peints au vif nos bons voisins, avec leur gaîté, leur vivacité, leur esprit naturel, avec leurs solides qualités et aussi avec les menus travers communs à tous les mortels. On y voit combien ils sont restés simples dans leurs goûts, fidèles à leurs saines traditions; ennemis des songeux, des trouble-fêtes, autant que des mécréants, des orgueilleux, des hablards et des avares; quels tours impayables ils jouent aux mésaventures, aux mauvais ménages, aux piliers de cabaret, sans dédaigner eux-mêmes le jus de la treille; enfin le pittoresque de leurs innombrables sentences, et cette promptitude dans les réparties, qui indique un esprit éveillé et dont les tout jeunes Gruyériens donnent déjà mille exemples. Ecoutez donc les réponses ceci après que fait à une bonne dame un bambin de Bulle ou de Gruyère :

La dame : « A nekoué i-tho ? »
 — I chu a mon chêna.
 — È a ton chêna kemin ly dyon-the ?
 — Ly dyon kemin a mè.
 — Ma, tè, kemin i-tho anom ?
 — Chu anom kemin mon chêna.
 — Ithè-vo prâ intche-vo ?
 — No chin atan tiè ke no j-an dè tachè.
 — È vouéro i-vo dè tachè ?
 — No j-in d'an ti a tzakon ouna, madama. 2).

On peut rapprocher de ces répliques les propos, plus irrévérencieux encore, tenus par un petit bonhomme à la vue d'un couple disgracié par la nature : le mari mal bâti, la femme boiteuse :

Le galopin, à des camarades avec lesquels il joue à la rue : « Hâ ! vuityè-vê, i parè ke la mènadzéri ly-a ourâ la dzèbe i chindzò !
 L'épa, du kemin n'a klyotze, ch'arithè, ch'réviré kontre chti chenapan, è in ly mothrin le poin ly fâ :
 — È-the por mè ke te di chin ?
 — Na, répon le kachérou, ke ly-éthi dza prâ a dé-kanpâ.
 — È-the po ma fêna ?
 — Na.
 — Ebin po nekoué è-the ?
 — Ly-é po ti dou, ke répon le manisè in fotin le kan a vintro deboténâ. 3).

Dans un autre exemple de méchante langue, Tobi di j-élyudzo montre deux commères qui se détestent et qu'un pieux devoir amène en même temps au chevet d'une morte. Elles s'abordent, un peu embarrassées tout d'abord et non sans se tenir sur leurs gardes.

La Juli, k'iré la plye pivrâye, ly-a la première demandâ a Goton dè chè novâle.
 — Kemin va ? ke ly fâ in chè râkoukilyin.
 — Ora, va ôti mi, ke ly répon Goton, ma chu-ouva bin malâda.
 — Tyi-vo jâ ?
 — N'in ché achurâ rin, ly-é kru d'ithre in poje-nâye.
 — Ma, n'e pâ pochublyo; vo vo cheri poutithre mouâcha la linvoua, ke li fâ la voudéja. 4).

Mais les Gruyériennes ne sont pas toutes de cet accabit, il s'en faut de beaucoup. D'être vives, ne les empêche pas d'avoir bon cœur, même à l'égard des animaux. Voyez un peu le croquis suivant, qui dans son réalisme est un petit chef-d'œuvre :

L'ôtre né, nothra Kathyô iré akréptenâye dêrè sa tchivra, le brotzè ariâ in plyéthe, in trin dè ma-

nihyâ daveron l'uvro a chta poura bedyéta. To d'on kou, la bega (ly-é le nom a la tchivra) kemintè a ch'ekarpâ, lèvè la kuva è... léchâ kor on ré ke n'avi pâ la mima kolâ tiè le lathf...

Kridé-vo ke la Katyô chè chi grô impontâye, è ke ly ôchâ rémouâ chon brotzè ? O là na ! Chè viré d'la pâ d'a kabra, è to t-in aryan adi, in ly fajin di galé j'yâ, i chè betè a dre :

— Fâ adi, fâ adi, poura miya, le koléri !... 5).

Cette candeur, l'auteur la montre chez une autre bonne femme, âme charitable qui ne songeait qu'à soulager son prochain et qui avait pris des billets de deux loteries, dont une de Fribourg :

Du ke ly a-j-ou pri chtou bilyè ly-a préyi chin Dzojè chin dèbredâ po ke ly fachè la grathé dè réuchi a avi ôtiè. Le teradzo arouvre, è la poura ly è-ouva tota morfondya dè rin avé. I chè betè adon a dre to don kou a cha chèra : « Le bon Dieu ly-é topari gâlyâ têthu ! »

Kotid dzoo dèvan tiè dè teri ha dè Friboa, cha chèra ly di : « No j'arin ôtiè a ha dè Friboa. »

— Prou chur ke ly fâ to balamin, chin Dzojè no j-in da dza fi ouna on yâdzo, n'arè topari pâ la konhîntre dè no râ fêre chtache...

È portan ly-an teri la lotèri, è chin Dzojè chin dè râ pâ mèhlyâ. 6).

Cette double déconvenue n'aura sans doute pas retenu la brave Gruyérienne de croire aux miracles, car malgré les moments d'humeur contre tel ou tel saint, son beau pays a conservé très vive la foi des vieux âges. Mais, à propos de miracles, savez-vous qu'il y en a de deux sortes : les grands et les petits. Chasser les poules de la chenevière, en tuer une, la voir revenir toute vive avec ses compagnes, ce n'est là qu'un petit miracle, dit Tobi. Qu'un nemrod en herbe rapporte un lièvre tiré par lui-même, c'est encore croyable. Une seule chose est vraiment miraculeuse. Devinez laquelle !

Ma datche mè chublyâ à l'oroly ke l'omo ke chè budzè pâ du intche-ly, ke poujè pâ on pi ou kabaré, ke vouérdâ la barata pô bâ è pè pou, ke di djâmè na a cha fêna, ke breché è panè lè piti kan plâyron, ly-é on mérâhlyo. Ebin mè ly dyo ke n'e pâ veré; chin n'e tiè on mérâhlyé.

Ouna fémala ke n'a rin dè linvoua è ke dèvejè, chin n'e pâ on mérâhlyo; ma ouna fémala ke ly-a ouna linvoua è ke châ chè tyiji, chin ly-é on mérâhlyo ke chè onko djemè yu... 7).

De ces drôleries, ce divertissant ouvrage en est farci, à côté de fables, de récits de bataille, d'une histoire de Rome à mourir de rire, d'une chanson avec sa musique et de bien d'autres pages, presque toutes ornées de vignettes. Ce qui donne du prix à tout cela, c'est, avec la saine gaîté qu'on y respire, l'art qu'y a mis le conteur. « Kan on vou fêre avalâ ouna dzanlyâ, i fô chavâ la montâ », dit-il lui-même (quand on veut faire avaler une bourde, il faut savoir la conter). Or il y est passé maître.

V. F.

* * *

2. — A qui es-tu ? — Je suis à mon père. — Et ton père, comment s'appelle-t-il ? — Il s'appelle comme moi. — Mais quel est ton nom à toi ? — J'ai le même nom que mon père. — Etes-vous nombreux chez vous ? — Nous sommes autant que nous avons de tasses. — Et combien en avez-vous, de tasses ? — Nous en avons chacun une, madame.

3. — Hé ! voyez donc, il paraît que la ménagerie a ouvert la cage des singes !

L'époux, roide comme une cloche, s'arrête et se retourne vers ce chenapan en lui montrant le poing : « Est-ce pour moi que tu dis cela ? — Non, répond le petit démon, déjà prêt à décamper. — Est-ce pour ma femme ? — Non. — Pour qui est-ce donc ? — C'est pour tous les deux, réplique le vaurien en détalant à toutes jambes. (Mot à mot : « à ventre débouonné. »)

4. — La Julie, qui était la plus caustique (littéralement : « la plus poivrée ») demanda la première à Goton de ses nouvelles : — Comment va ? lui fait-elle en se repliant. — Cela va un peu mieux maintenant, répond Goton, mais j'ai été bien malade. — Qu'avez-vous eu ? — Je n'en sais vraiment rien, j'ai cru avoir été empoisonnée. — Mais ce n'est pas

possible ! Vous vous serez peut-être mordu la langue, lui dit la sorcière.

5. — L'autre soir, notre Catherine, accroupie derrière sa chèvre, le seuil à traire en place, était en train de manier le pis à cette pauvre biquette. Tout à coup, la Bègue (c'est le nom de la chèvre) commence à écarter les jambes, lève la queue et... laisse couler un ruisseau qui n'avait pas la couleur du lait...

Croyez-vous que Catherine se soit fort émue et qu'elle ait déplacé son sceau ? Oh ! non. Elle se tourne du côté de la chèvre et, tout en continuant de traire, tout en lui faisant les yeux doux, elle se met à dire :

— Fais seulement, fais seulement, ma pauvre, je te coulerai !...

6. — Dès qu'elle eut pris ces billets, elle pria saint Joseph sans débrider, pour qu'il lui fit la grâce de gagner quelque chose. Le jour du tirage arrive et la pauvre d'être toute morfondue de n'avoir rien. Alors la voilà qui se met à dire soudain à sa sœur : « Le bon Dieu est tout de même joliment têtu ! »

Quelques jours avant qu'on tirât la loterie de Fribourg, sa sœur lui dit : « Nous aurons quelque chose à celle de Fribourg. »

— C'est bien certain, lui fait-elle tout bellement, saint Joseph nous en a déjà fait une (une farce), il n'aura vraiment pas le cœur de nous faire de nouveau celle-ci.

7. — Ma femme (littéralement : « ma douce », comme on dit ailleurs : « ma chère et tendre ») ma femme me souffle à l'oreille : l'homme qui ne bouge pas de chez lui, qui ne met pas les pieds au cabaret, qui garde la baraque — par le beau temps et par le mauvais temps — qui ne dit jamais non à sa femme, qui berce les mioches et les torches quand ils piaillent, voilà un miracle. Eh ! bien, moi, je lui dis que ce n'est pas vrai ; ce n'est qu'un petit miracle.

Une femme qui n'a pas de langue et qui parle, ce n'est pas un miracle ; mais une femme qui a une langue et qui sait se taire, c'est là un miracle comme on n'en a encore jamais vu !

DÙ È Z'HISTOIRÈS

Gare lo fû !

C EIN sè passavè lâi la quaquîò senannès dein onna pinta dai z'einverons dé Lozena.

Lâi avâi z'u onna misa dè bou, et vo sédé prâo que dein clliau z'ocajons, on lâi bâi soveint mé quié dé reson.

Et ma fâi quemin lo vin au dzor dè vouâi, lè rudo tchai, l'avion travailhi avoué lo chenique.

L'etion què onna beinda qu'on iadzo la misa finia, n'aviont pe ca lo coradzo d'alla repreindré lè z'uti, et sé son très ti eimbryi contré la pinta.

On iadzo arreva, tsacon démanda la rachon que peinsavé que pouâi onco supporta, lè plie faiblès l'ont prâi la petita roquille et lè z'autros, la droblia.

Ao bet d'on momeint l'iront ti lè brés su la trablia et lè ge asse luisints quié cllia dai lutzérans.

L'avion assebin ti onna djoûta einfliai quemin se l'avont z'u onna radzo dè deints, pè rappoo que tsacon l'avai prâi on premiau d'attaque.

Lo Samuïet que n'avâi pas pu allâ à cllia misa, vegne assebin à la pinta, avoué son névâo, po bairé on demi et vairé quemin la misa l'avai étâ.

Lo nevâo fe tot ébaya dè véré qu'ein avai pas ion de la granta trablia que soumavé, et lin demandâ la rèsion à s'noncllio, que l'ai repond :

— Ne vâi-tou pas que l'est pè prudeince, kâ ie savont prâo que sé ion dè leu allumavé onna motzette preindront ti fû !

Ouna partâ de Bénechon

V o sédé prâo cein que l'est qu'na Bénechon ? Po clliao que ne le sâvont pas, l'est ouna fita dè veladzo à pou prâi quemeint lè zabbayis dé per tsi no, et que sé fant dein lè z'eindrai catholiques.

Po ein reveni à cllia partâ, l'etion don quatre valottets pas oncora adrâi échuvi derrâi lè

z'orohies, et que n'avoint quié quauquî piâis fous dézo lo naz, que sé trovavont dein lo canton de Nautsati. Dou l'etion dâi Vaudois et lé douz' autres dâi Britchons.

On degando né que l'etion einsimblîo, ion dâi Britchons lâo de que l'avai pu déguenautzi la clâa dé la cavâ à son vilho, et que faillâi que l'allant avoué li. On iadzo dein la pliace, ne seimbétirot pas. Ion lâo fâ la proposechon d'allâ lo leindéman à na Bénechon dé l'autre côté dâo lê, deseint que cognessai l'eindrâi, que lâ felhies l'ai étion rido galézes et que l'amavont prao lê z'Inguenots, que cein lé tzanzivé on poit dé lâo z'amoeirâos.

Cique que lê z'avâi invitâ l'avâi onna litieta po passâ lo lê et dâo premi coup furont ti d'acco po la partiâ. Lo leindéman ie sont partis et ie vo repondo que sé sont destra amusa. Lo vin étaï bon, pas asse tchâi qu'ora, assebin, l'en priront cein qu'on dé : « onna féderala. »

Lo momeint dè reparti etâi tot parâi vegrû. Lé quâtro lulus dié que dâi tiensons s'imbryont, vâ lâo litieta, que l'uront dza zu rudo dê peinna à l'y eintrà, po cein quié ellia pouézon dê litieta fasâi quié dzevattâ. Apri pro peinna l'artreviront tot dè mîmo.

Lo propriétairo dê la litieta lao desè que sé betavé derrâi, au gouverna, dinse fu fê, et lê trai z'autro quemaineiront a ramâ. Diéco dê temps ont te travailhi ? On na jamé pu lo savâi. Adi ète queie lo leindeman quand sé sont réveillî l'ront adi à la mîma pliace.

L'aviont aobliâ dê decrotzi la litieta.

J. à ST-JEAN.

Une raison. — « Où as-tu connu papa ? » demandait un bambin à sa mère.

— J'étais tombée à l'eau et allais me noyer lorsqu'il m'a sauvée. Et voilà, mon cheri !

L'enfant, après un moment de réflexion :

— Alors, c'est pourquoi, sans doute, papa ne veut pas que j'apprenne à nager ? — Pn.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

VI

Une flore imprévue.

Après avoir parcouru diverses parties de l'arsenal maritime, la chorale de Tuayre-Ville fait une découverte étonnante.

Nous voici dans une salle extraordinairement longue, où s'alignent en couloirs, en rues plutôt, des milliers et des milliers de fusils. Ce sont les *Lebel* actuels de l'infanterie, avec les modèles plus courts pour l'artillerie et la marine. Partout des armes bronzées, propres et luisantes.

Mais le long du grand couloir, du boulevard central, a poussé une flore d'un nouveau genre. Nous nous croyons subitement transportés aux époques de la formation du globe, car jamais notre imagination n'aurait pu concevoir quelque chose de pareil. Ce sont des arbres énormes, de grandeur naturelle, entièrement bâtis avec de vieilles armes ou avec des parties démontées : fusils, pistolets, sabres, haches d'abordage, boulets, balles, grenades, cousteaux, poignards, baguettes de fusils, boucles, gâchettes, anneaux, poignées, etc. Rien n'y manque : troncs, branches, feuilles, fleurs, boutons et fruits. Ici, c'est un oranger dont le tronc et les branches sont des canons de fusil ; les feuilles, des platines d'anciens fusils à pierre ; et les oranges, des grenades d'artillerie. Là, des pampres de vigne où des chiens de fusil, ajustés les uns à la suite des autres, forment les sarniens qui portent de superbes grappes de raisins en balles rondes. A côté, des saules pleureurs en baguettes de fusils ; puis une superbe avenue de palmiers, de phœnix, de chamaïrops, de bananiers, etc., dont les palmes et les régimes sont faits avec des lames de sabres et de poignards, avec des baïonnettes, des crosses de pistolets. Ailleurs, des ananas, des gerbes de cérées, des arbres de toutes les tailles et de toutes

les variétés. C'est tellement exact qu'il faut regarder de près pour voir avec quoi ils sont montés. Tout brille et donne un éclat de vie et de fraîcheur à cette forêt féerique.

Pour protéger les plantes les plus rares et les plus curieuses, comme on le ferait dans un Jardin des Plantes, sont disposées de superbes grilles faites aussi avec des fragments d'armes, dont chaque pièce, chaque forme a donné lieu à des motifs différents : volutes, rosaces, feuilles enroulées, cornes d'abondance avec une profusion de fleurs et de fruits. C'est merveilleux. On s'agenouillerait devant toutes ces curiosités. Nous comprenons pourquoi le vieux gardien nous ordonnait de ne rien toucher, et vit de mauvais œil notre arrivée.

Jamais, dans aucune exposition, il n'a été possible de montrer au public de pareils chefs-d'œuvre de patience, de goût, de génie même, ainsi que de connaissances botaniques. C'est dommage que ces merveilles, uniques dans leur genre, soient cachées si jalousement au fond de l'arsenal.

Il est fort probable que beaucoup des armes qui ont servi à créer cette forêt d'acier proviennent du butin enlevé aux Bernois en 1798 et conduit ici pour organiser l'expédition d'Egypte. Cette origine ne nous émeut guère à ces heures, et nous ne pouvons nous décider à quitter ces lieux. Il faut pourtant aller plus loin, car les heures se passent.

La bouillabaisse.

Admise à visiter un cuirassé en calé sèche, le *Saint-Louis*, la chorale de Tuayre-Ville l'admiré en ses moindres détails, et en sort émerveillée, mais l'estomac dans les talons.

Il s'agit d'aller se restaurer. Un rabatteur, aussi gredin que les bateliers, nous entraîne dans un restaurant du port, assez bien tenu, mais dont les prix sont plutôt salés. Il n'y a pas à hésiter, ce n'est pas le moment de faire des économies. Puis, ce n'est guère l'habitude par ici d'aller boulotter dans les cafés en portant sa pitance dans un bissac, comme on le fait à la foire de Moudon.

Pour la première fois, nous allons faire connaissance avec la célèbre bouillabaisse. Il paraît que le poisson servant à la préparer n'est pas encore pêché, car on nous fait attendre plus d'une heure. Enfin elle apparaît. Mais, ô surprise ! ce n'est pas une soupe, un mélange, un capharnaüm de toutes espèces de bêtes, comme le prétendait le Monégasque pour nous dégoûter, mais d'énormes tranches de poissons bouillis, nageant dans une sauce jaunâtre, épaisse et très épiceée, où l'odeur de safran domine. Puis, pour accompagner ce plat, un deuxième, rempli de la même sauce, où le poisson est remplacé par des tranches de pain. On puise dans les deux, et c'est, me foi, épatain. Il faut toutefois prendre garde aux arêtes pour ne pas courir le risque de s'étangler. Baptiste s'en aperçoit à ses dépens. Nous l'entendons gémir sur son assiette, faire des efforts comme les chats quand ils avaient un os et déclarer, les larmes aux yeux, que ce « papet » est plein de « rangs » de « fascines ».

Une partie de la société, réunie dans une autre salle, préfère manger quelque chose de plus expéditif et trouve moyen de dévorer notre dessert, histoire de nous aider et pour avoir plus vite fini. Ils volent pour rendre service. Voilà un nouveau cas à soumettre aux moralistes.

Un de nos sergents, le plus grand de la bande, est aux prises avec un mets absolument nouveau pour lui. Ayant remarqué un bocal plein d'olives en conserves et croyant avoir affaire avec des cerises, il s'en sert une ration digne de sa taille. Mais il n'a pas compté avec les formidables condiments du Midi, et il renouvelle à belles grimaces notre lutte contre certains anchois de Genève.

Sur les « pointus ».

Il est temps d'aller faire une promenade sur mer ; les bateliers nous réclament. L'embarquement sur leurs *pointus*, nom donné à leurs bateaux, a lieu sans plus tarder, sur le Carré du Port, superbe esplanade dominant toute la rade et au milieu de laquelle s'élève la statue du Génie de la Liberté.

Le coup d'œil est féerique. Nous allons de merveille en merveille. Après avoir admiré à l'arsenal la puissance et la force, nous contemplons les beautés du paysage resplendissant aux rayons du soleil. Cette rade, au dire des marins, est, avec celle de Rio-de-Janeiro, la plus belle du monde. C'est un

peu, mais considérablement agrandi, le coup d'œil de Montreux, car on ne peut voir la pleine mer. En face, semblable au littoral de la Savoie, moins les montagnes, s'étend la presqu'île de Tamarie et de Saint-Mandrier, fermant la rade du côté de la Méditerranée. Pour pénétrer dans le port de Toulon, les navires doivent passer un étroit goulet, formidableness défendu par des batteries de terre et par des mines sous-marines. C'est la « bouteille » de Santiago ; mais il est certain que la flotte française ne s'y laisserait pas « embouteiller » aussi facilement que celle des Espagnols. Tout est bien gardé partout ; les forts dominent nos têtes et sur un rayon immense on n'aperçoit que des travaux militaires.

Toute la rade est occupée par des vaisseaux : torpilleurs, contre-torpilleurs, cuirassés et croiseurs. Voici les cuirassés *Patrie*, *Démocratie*, *République*, *Vérité*, tout récemment construits, puis le superbe croiseur-cuirassé *Ernest Renan*, aussi battant neuf, à six cheminées, marchant à une allure extrêmement rapide.

En route pour le *Patrie* ! Deux barques aux voiles latines y transportent tous ceux de la chorale qui ne redoutent pas l'eau. (Quelques-uns ont jugé prudent de rester sur le plancher aux vaches). La mer nous secoue un peu et parfois les « liquettes » ont l'air de piquer une tête dans les flots, ce qui ne nous plaît guère. En longeant le croiseur *Ernest Renan*, qui nous écrase de sa masse, nous assistons à une revue. Le matelots sont alignés sur le pont supérieur et présentent les armes.

Nous accostons le *Patrie*. Nos barques s'amarrent à une plate-forme suspendue par des mousfles, d'où un escalier qui atteint un sabord ouvert dans les flancs du navire. L'ascension n'a rien de bien agréable, car la mer est un peu agitée et l'escalier branle un peu plus qu'il ne serait nécessaire. Il s'agit donc de prendre garde pour ne pas servir de proie aux poissons de la Méditerranée.

(A suivre.)

Le bouton. — M. X***, indisposé et obligé de garder la chambre, manda un barbier pour le raser. Celui-ci, ayant achevé sa mission et reçu son paiement, était déjà sur le Carré, quand M. X***, qui venait seulement de s'apercevoir que le figaro l'avait coupé, le fit rappeler.

— Excusez-moi, monsieur, de vous faire revenir, mais je ne vous avais payé que pour la barbe. Voici pour la saignée.

Le barbier voulant se disculper disait que son rasoir avait rencontré un bouton.

— Je vous entends, lui répliqua M. X***, vous n'avez pas voulu d'un bouton sans boutonnière.

Encore deux de « Jean-Louis » ! — Vendredi dernier c'était la septième à Lausanne. On a joué et l'on a encore refusé du monde.

La nouvelle scène avec le bolchevik et la chanson inédite : « Restons maîtres chez nous » ont obtenu grand succès.

Dimanche passé, *Jean-Louis aux frontières* fit deux salles combles à Berne. A la matinée, MM. Camille Decoppet et Eugène Ruffy donnèrent le signal des applaudissements.

Les huitième et neuvième auront lieu, au Grand Théâtre, aujourd'hui samedi en soirée à 8 heures et demain dimanche en matinée à 2 h. Et ce sera bien terminé, cette fois. La location est ouverte.

Grand-Théâtre. — Demain soir, représentation extraordinaire, qui fera sûrement salle comble : *D'un jour à l'autre*, de Francis de Croisset, et *Le secret de Polichinelle*, de Pierre Wolf, deux comédies délicieuses et pétillantes d'esprit.



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS